

**Quelques souvenirs:**  
**En accompagnant Robert Schuman**

(1953-1963)

par Michel J. Sentis  
(octobre 1996, révisé mars 2006)

Copyright by Michel J. Sentis, mars 2006

Parmi les nombreuses initiatives prises, à partir de 1945 dans l'immédiat après-guerre, visant à réunir les hommes soucieux de l'avenir de l'Europe, celle du fondateur du Réarmement moral, le Dr Frank N. D. Buchman, avait l'originalité de tenter de le faire non pas autour d'un concept politique éventuel mais davantage autour d'une prise de conscience des besoins spirituels du continent.

Ayant mûri sa réflexion pendant les six années qui l'avaient retenu aux Etats-Unis éloigné de la scène européenne, Buchman avait un grand désir de connaître les personnalités politiques susceptibles de partager ses préoccupations. Le Centre de Caux que ses amis suisses avaient mis à sa disposition lui fournissait un cadre où il pouvait éventuellement les réunir.

Il avait fait ainsi une courte visite à Robert Schuman dès l'été 1948. Ce dernier, alors président du Conseil, lui avait adressé à l'occasion du début des rencontres de l'été 1948, un message daté du 31 mai montrant combien ce désir de contact était mutuel.. Citons cette lettre<sup>1</sup> :

Les Gouvernements sont aux prises avec de graves et difficiles problèmes matériels: ravitaillement, production, salaire et prix.

Ils voient la paix compromise entre les nations par les préjugés de race, par la rivalité des forces et des intérêts.

A l'intérieur des pays, on recherche la conciliation de la liberté et de l'autorité, l'entente entre les classes sociales.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête *Le président du Conseil*, Archives de Caux, auprès des archives cantonales à Lausanne.

## EN ACCOMPAGNANT ROBERT SCHUMAN

Pour parvenir à un résultat dans chacun de ces domaines, il faut, certes, des études et des remèdes techniques, une mise en œuvre scientifique des énergies matérielles.

Mais tous ces efforts sont insuffisants et vains s'ils ne reposent sur un solide soubassement moral. La moralité de l'individu, de la famille, de l'Etat est la véritable source, en même temps que la garantie de la paix et du bien être.

Les démocraties, plus que tout autre régime politique, ont besoin d'un tel régulateur de la liberté.

Dans ma Lorraine natale s'élève la « Colline inspirée », dominant les champs de blé et les champs de bataille, lieu de pèlerinage de tous ceux qui ne croient pas qu'en la matière.

Je salue dans le Réarmement moral un des animateurs de la Démocratie inspirée qui doit rétablir la primauté de toutes les valeurs spirituelles, au sein de notre humanité tourmentée.

Dans ses mémoires, non encore publiées, Philippe Mottu, l'âme de la création du Centre de Caux, relate ses deux contacts avec Robert Schuman, le second en compagnie de Frank Buchman en octobre 1949, au domicile d'un industriel à Saint-Cloud. La conversation porta sur la situation allemande. Schuman, découragé de son expérience politique s'interrogeait: pouvait-il être encore utile ou devait-il se retirer dans quelque monastère? Mais la réconciliation entre la France et l'Allemagne lui tenait à cœur. Buchman, fort de son expérience des trois étés précédents où il avait vu des centaines d'Allemands venir à Caux, l'encouragea.

Le message moral et spirituel que Buchman voulait adresser à l'Europe était alors peu connu en France. Une édition française des principales interventions de Buchman faites, soit avant la guerre sur notre continent, soit aux Etats-Unis pendant le conflit, avait donc été préparée et Robert Schuman avait accepté dès 1948 d'en écrire la préface pour la présenter au public français. Mais les responsabilités politiques, que Schuman porta pendant cinq ans sans discontinuité, entre Matignon et le Quai d'Orsay, ne lui laissaient guère de temps pour écrire, et la préface se faisait attendre. Un refroidissement lui

## EN ACCOMPAGNANT ROBERT SCHUMAN

fournit en janvier 1950 ce que la politique lui refusait, un répit. Philippe Mottu donne dans ses mémoires le contenu de la lettre avec laquelle Robert Schuman, alors aux Affaires étrangères, lui adressait le fruit de son travail.<sup>2</sup>

Il m'a fallu une indisposition de plusieurs semaines pour trouver le loisir nécessaire au petit travail que vous m'avez demandé il y a bien longtemps.

J'ai tenu à relire les discours que vous éditez afin de pouvoir m'en inspirer le plus exactement possible.

Je vous envoie la préface qui, je l'espère, répond à votre attente. Veuillez me dire à quelle adresse je dois faire déposer le manuscrit et les bonnes feuilles du livre lui-même.

En m'excusant du retard que j'ai dû apporter à l'exécution de ma promesse, je vous prie, cher Monsieur, de croire à mes sentiments les plus dévoués.

Le lecture du texte si dense de cette préface<sup>3</sup> montre que Schuman avait médité la pensée de Buchman, reliant les graves problèmes se posant à l'homme politique aux options morales et spirituelles. On se doit de le citer intégralement. Les exégètes y retrouveront en gestation certaines des grandes idées que Robert Schuman devait développer quelques semaines plus tard dans sa lettre du 9 mai 1950 au chancelier Konrad Adenauer, lettre aujourd'hui historique, première borne milliaire de la construction européenne. Voici donc cette préface :

Les éditeurs de ces discours ont voulu confier à un homme politique, à un ministre en exercice, le soin d'en écrire la préface. Il faut reconnaître, cependant, que les hommes d'Etat ont jusqu'à présent médiocrement réussi à « refaire le monde ». Toujours est-il qu'ils ont plus que quiconque le devoir de réfléchir à ce problème et

---

<sup>2</sup> Archives de Philippe Mottu.

<sup>3</sup> Ouvrage *Refaire le Monde*, Frank Buchman, La Compagnie du Livre 1949, puis revu et complété aux Editions de Caux, 1958.

intérêt à accueillir tous les concours qui s'offrent à eux.

S'il s'agissait d'un nouveau plan de salut public ou d'une doctrine s'ajoutant à tant d'autres, je demeurerais sceptique. Mais ce que le Réarmement moral nous apporte, c'est un état d'esprit mis en action.

Il n'a pas la prétention d'inventer une morale. Au chrétien, la morale du christianisme suffit. Il y puise tous les principes qui doivent orienter sa vie d'homme et de citoyen. Ce qu'il faut et ce qui est nouveau, c'est une école où s'apprend, par une sorte d'initiation réciproque, le comportement pratique envers les hommes, où les principes chrétiens s'appliquent et se vérifient dans les relations d'homme à homme et parviennent à surmonter les préjugés et les hostilités qui séparent les classes, les races et les nations.

Commencer par créer un climat favorable à une union fraternelle, au-dessus des déchirements actuels, tel est le but immédiat.

L'expérience humaine acquise au cours des rencontres et par les confrontations personnelles, telle est la méthode employée.

Mettre au service des Etats des équipes d'hommes "entraînés", des apôtres de la réconciliation et des artisans d'un monde renouvelé, telle sera, telle est déjà, au bout de quinze années ravagées par la guerre, l'amorce d'une vaste transformation sociale.

Il ne s'agit pas de changer de politique; il s'agit de changer les hommes. La démocratie et ses libertés ne seront sauvées que par la qualité des hommes qui parleront en son nom.

C'est ce qu'explique en termes simples et émouvants le Dr Frank Buchman. Il a déclaré la guerre au matérialisme et à l'individualisme, l'une et l'autre générateurs de nos divisions égoïstes et des injustices sociales.

Puisse-t-il être entendu et suivi de plus en plus, dans tous les pays du monde, par tous ceux qui, aujourd'hui encore, s'opposent dans une haine fratricide.

Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères

Quelques années plus tard (à Caux, le 13 septembre 1953), Robert Schuman dira lui-même: « J'avais comme une intuition au travers du livre que je devais préfacer: j'ai vu s'ouvrir devant moi des perspectives nouvelles. »

A l'initiative de Robert Schuman, Frank Buchman fut décoré de la Légion d'honneur quelques semaines plus tard à Gelsenkirchen, sur le territoire allemand par un parlementaire français, geste qui rendait hommage aux efforts faits pour faciliter une meilleure compréhension entre l'Allemagne et la France.

Je mentionne en passant que, dans ses mémoires personnelles non-publiées, Philippe Mottu nous apprend qu'il était lié d'une très longue amitié avec le haut fonctionnaire allemand qui eut à recevoir à Bonn des mains du messenger de Schuman la fameuse lettre du 9 mai 1950 et de la remettre au chancelier Adenauer<sup>3</sup>.

Si l'offre faite à l'Allemagne par cette lettre trouva un écho favorable immédiat auprès du chancelier Adenauer, Robert Schuman ne tarda pas à percevoir qu'il y avait au sein du cabinet allemand une certaine résistance qui risquait de retarder les progrès dont il sentait l'urgente nécessité. Comme il s'agit d'un fait auquel je ne fus qu'indirectement mêlé, je ne fais ici que l'évoquer, laissant aux historiens le soin de le corroborer s'ils le peuvent. M. Schuman avait senti que cette résistance émanait d'un membre du cabinet allemand, dont il connaissait l'histoire personnelle, et il avait le sentiment qu'une conversation directe avec celui-ci pourrait peut être débloquer l'impasse qui menaçait. Il nous pria donc, mes collègues de Paris et moi, d'entrer en contact avec nos homologues allemands pour organiser une rencontre informelle entre lui et ce ministre. Ce qui eut lieu un dimanche à Luxembourg, si mon souvenir est exact. Ce fut un tête à tête avec un seul témoin allemand, qui est ma source. Schuman écouta attentivement son collègue allemand; celui-ci avait été terriblement malmené par la guerre, plusieurs fois réfugié et demeurait décidé à ne plus jamais faire confiance à qui que ce soit. Schuman, compatissant, gagna le cœur de cet homme; et celui-ci décida ce jour-

---

<sup>3</sup> Philippe Mottu, mémoires personnelles non-publiées.

là de lui faire confiance et rejoignit le camp naissant de ceux qui parièrent pour l'Europe.

C'était la méthode Schuman: savoir attendre que les idées mûrissent dans les peuples et dans les cœurs.

Entre 1948 et 1952, Buchman avait tenté à plusieurs reprises d'organiser à Caux, où se tenaient chaque été de grands rassemblements, une réunion à laquelle il souhaitait réunir Schuman, Adenauer, Alcide de Gasperi, Ole-Bjorn Kraft (ministre danois des Affaires étrangères), Hellwege et Heinrich Lübke (qui appartenaient au cabinet Adenauer), ainsi que d'autres personnalités européennes. L'instabilité politique française amena plusieurs fois Robert Schuman à annuler des rendez-vous qu'il n'avait accepté que sous réserve. Il en fut de même pour Adenauer qui, venu à Caux en 1948, n'eut jamais la possibilité d'y revenir bien que ses nombreux messages témoignaient de son grand désir de faciliter les initiatives de Buchman.

Ainsi, Robert Schuman ne put venir participer à l'une des rencontres de Caux qu'après avoir quitté le Quai d'Orsay au début de 1953. C'était une fin de semaine, après un engagement à Genève, les samedi 12 et dimanche 13 septembre 1953. Buchman me demanda de me mettre à la disposition de l'homme d'Etat pour que son séjour lui fût agréable, et ce fut pour moi, qui n'avais alors que vingt-huit ans, l'occasion d'approcher ce grand personnage, intimidant par son renom.

Je ne tardai pas à me rendre compte que porter la fort modeste valise de cet homme jusqu'à la chambre 428 à l'extrémité ouest de cet immense bâtiment de Caux n'était pas tâche banale. Alors que nous cheminions le long de l'interminable couloir du 4<sup>e</sup> étage, il s'intéressa à me connaître, me fit entrer avec lui dans sa chambre et alla avec moi contempler la vue extraordinaire qui, à l'autre bout du lac Léman, permettait d'y deviner Genève. Le soir quand je le raccompagnai à sa chambre, je fus frappé qu'à part un livre qu'il avait sorti de sa serviette, il ne semblait même pas avoir pris possession des lieux. Impressionné - mais aussi flatté - par sa gentillesse, j'oubliai la consigne qui m'avait été donnée de lui rappeler l'horaire des messes à la chapelle du village, un petit déjeuner avec diverses personnalités devant lui être proposé à l'issue de la messe de huit heures.

Fâché de mon oubli, je me levai de fort bonne heure pour gagner le long corridor conduisant à sa chambre et j'aperçus Robert Schuman s'éloignant déjà. Je le rattrapai pour le saluer. « Y a-t-il une messe à sept heures à l'église? » me demanda-t-il. Je lui offris de l'y accompagner et nous gagnâmes la petite chapelle à l'extérieur du bâtiment.. Je fus frappé de son intense participation à cet office, qui fut fort court, comme étaient les « messes basses » de cette époque.

Quand Schuman sort, j'emboîte le pas derrière lui. « Pouvons-nous prendre le petit déjeuner? » me demande-t-il. Me voilà perplexe, car nous avons à peu près une heure et demie d'avance sur l'horaire qu'avaient imaginé ceux qui comptaient le retrouver pour le petit déjeuner. Nous entrons dans une salle à manger à peu près vide et nous installons en tête-à-tête. Mon regard cherche une personne de confiance à l'oreille de laquelle je pourrais glisser que Schuman est là en train de petit-déjeuner et qu'il conviendrait de prévenir ceux qui comptaient s'entretenir avec lui. Mais personne en vue. Sentant qu'il était incongru pour un jeune n'ayant pas grand-chose à dire d'accaparer un tel personnage, je prends l'initiative de faire signe à Max Bladeck, vieux mineur allemand, qui passait par là. Cet ancien militant communiste, persécuté par le national-socialisme, était arrivé à Caux en 1949 avec certains de ces collègues et était devenu un habitué de ces rencontres. Je le présentai et Schuman le pria de nous rejoindre. La conversation démarra en allemand. « Cet homme est très intéressant, me dit Schuman au bout de quelques minutes. Vous comprenez l'allemand? » Avec quelque embarras, j'avouai que non. Avec une patience extraordinaire, Robert Schuman traduisit pour moi pendant trois quarts d'heure tout ce que lui racontait Bladeck. L'opposition qu'il avait d'abord rencontré au sein du parti, puis comment il avait gagné petit à petit la confiance de ses camarades mineurs. J'étais confus de l'embarras qu'était pour Schuman mon ignorance de l'allemand, mais que pouvais-je faire? Ce fut la première occasion où je sentis l'extraordinaire humanité et simplicité de cet homme.

Nous quittons la salle à manger et je lui propose de le raccompagner jusqu'à sa chambre. Au détour d'un couloir, nous tombons sur Abed Mzali, alors à la tête d'une des directions de

l'enseignement public en Tunisie, que je connaissais bien. Les relations franco-tunisiennes passaient depuis quelques mois par un point bas, suite à l'arrestation de Habib Bourguiba et l'imbroglio politique qui s'en était suivi. Je présente Mzali. Le tunisien lui rappelle tout de go tel décret signé par le ministre des Affaires étrangères quelque dix mois plus tôt - les affaires du Maroc et de la Tunisie étaient alors rattachées à ce ministère - décret qui avait suscité la colère de tous les hauts cadres tunisiens. « Je vous ai haï pour cela, lui dit-il, mais en vous voyant ici dans cette maison, je me suis rendu compte que j'avais eu tort et je m'en excuse. » Robert Schuman lui serre la main avec émotion et le remercie de sa démarche.

Nous nous éloignons. « Ce qui me frappe, c'est que rien n'obligeait cet homme à me dire cela. Il a une grande âme. » Puis nous faisons quelques pas en silence et Schuman, comme parlant à lui-même, me dit: « C'est le poids de la fonction ministérielle. On vous glisse des documents à signer que l'on paraphe parce que l'on fait confiance à ses collaborateurs. Ensuite il faut porter leurs erreurs ». Selon ce que je compris, il s'agissait d'un décret d'application qui revenait en fait à reprendre discrètement ce que l'on avait octroyé officiellement, car il réservait à des fonctionnaires français certains des plus hauts postes dans l'enseignement public. Je mesurai la raison de l'amertume du fonctionnaire tunisien.

De fait, les affaires marocaines et tunisiennes étaient alors au centre des préoccupations de Robert Schuman. Trois semaines auparavant, elles s'étaient détériorées davantage à la suite de la déportation à Madagascar de Mohammed V. Il en parla longuement avec Frank Buchman qui venait de recevoir à Caux certains dirigeants de ces deux pays - entre autres Mohammed Masmoudi, futur ministre des Affaires étrangères de la Tunisie indépendante, et Si Bekkaï, futur premier ministre du Maroc indépendant. A la suite des contacts qu'ils avaient eus avec certains Français, ces hommes étaient repartis avec un certain espoir. Schuman engagea Buchman à se rendre au Magreb pour en sentir la situation. Buchman suivit son conseil et passa l'hiver suivant à Marrakech.

## EN ACCOMPAGNANT ROBERT SCHUMAN

Avant de quitter Caux en début d'après-midi, Robert Schuman prononça quelques mots au terme de la réunion plénière du dimanche matin:

Je pars dans un esprit sensiblement différent de celui qui m'a amené. J'ai trente-quatre ans de vie politique; durant ce temps, on apprend le scepticisme. Je vous quitte avec beaucoup de scepticisme en moins et, à mon âge, c'est déjà un progrès. J'ai l'expérience de réunions - au Parlement, réunions politiques, conférences internationales. Tout cela se termine ordinairement par de grandes déceptions, personnelles et pour la collectivité. Ici, on n'a que des satisfactions et un grand espoir... J'ai été ému par les paroles qui ont été dites ici, et spécialement par celles qui ont été prononcées par les représentants de l'Allemagne et du Japon, et aussi par les jeunes de mon propre pays.

Merci de m'avoir donné cet espoir, ajouta-t-il en terminant, nous en avons besoin. Et maintenant, on n'abandonnera plus.

Personne ne comprit ces derniers mots sibyllins. Les interprètes vers l'anglais m'interrogèrent mais je fus incapable de leur suggérer une traduction. "On n'abandonnera plus", avait-il conclu avec émotion et fermeté. Y avait-il là une allusion à certains moments de découragement où l'effleurait la tentation d'abandonner, nul ne le saura mais la patiente persévérance dont Schuman fit preuve en maintes occasions peut seule éclairer cette phrase.

Avant de s'asseoir, il embrassa Frank Buchman, légèrement embarrassé de cette effusion publique d'affection.

La lettre qu'il adressa le 29 janvier 1956 au cardinal Suenens, qui tentait de le dissuader de trop s'associer au Réarmement moral, montre où se situait alors son intérêt, puisqu'il y fait une référence implicite à cette journée:

Je ne m'inquiète pas outre mesure, écrivait-il, des inconvénients que le R.A.M. (Réarmement moral) présente et que vous signalez. La coopération avec les non-catholiques présente toujours des risques. Ce qu'il faut tenter, c'est de trouver, en certains domaines,

## EN ACCOMPAGNANT ROBERT SCHUMAN

un dénominateur commun, mais non une commune moyenne.

Je me sens donc en complet accord avec votre Excellence sur tout ce qui est essentiel.

En homme de l'action pratique, je mets peut-être davantage l'accent sur l'utilité pratique de certaines initiatives, par exemple rapprochements entre les races et les peuples.<sup>4</sup>

L'heure du rapprochement entre chrétiens n'ayant pas encore sonné, certaines personnalités catholiques tentaient, face aux initiatives de Buchman jugées périlleuses pour l'intégrité de la foi, de mettre en garde Robert Schuman. Bon lorrain, il savait faire le dos rond. Sa lettre du 10 juillet 1956, portant écrit de sa main « Dear friend Frank Buchman », qui remercie ce dernier des nouvelles de l'action entreprise au Maroc et en Tunisie, se termine par ces mots: « Je garde le souvenir très vif et reconnaissant de nos rencontres à Caux, à Paris et ailleurs. »

Le « ailleurs » était une allusion, entre autres, à San Francisco, à l'occasion de la signature du traité de paix avec le Japon le 8 septembre 1951. Schuman savait les efforts que Buchman, alors présent, avait déployés au Japon et aux Etats-Unis pour leur permettre de surmonter le lourd contentieux que la guerre avait laissé entre les deux peuples: l'attaque en traître de Pearl Harbour, l'effroyable guerre du Pacifique, les bombes atomiques de Hiroshima et de Nagasaki ... Schuman avait dit alors à Buchman : « Vous avez fait la paix avec le Japon longtemps avant que nous nous retrouvions ici pour la signer. » Schuman avait eu la satisfaction de retrouver à Caux en 1953 un des membres de la délégation japonaise qu'il avait connu lors de cette signature du traité de paix, retrouvailles qui lui étaient apparues comme symboliques.

Comme Schuman ne parlait pas anglais, je me suis trouvé souvent au cœur des échanges entre Buchman et Schuman. Que de fois n'ai-je pas sonné à la porte de la rue de Verneuil pour être accueilli par sa

---

<sup>4</sup> Cité par le Cardinal Suenens dans *Souvenirs et Espérances*, p. 42.

fidèle servante à laquelle je devais remettre un message « pour Monsieur le président ». Quelquefois, elle vous priait d'attendre, car Schuman était à la maison, pour savoir s'il y avait une réponse. On était alors immédiatement introduit. Il n' y avait pas d'importun pour lui. Si l'on venait un peu tard et que Schuman fut encore retenu à la Chambre, on entendait la petite voix apeurée de sa servante vous inviter à glisser votre courrier sous la porte.

Parfois il suggérait que l'on passe le voir à son bureau. Je nous vois place Vendôme, au ministère de la Justice. En regagnant la porte où il nous accompagnait, il prit le temps de nous montrer les Sceaux de la République dont il avait la garde. Il ne restait plus personne au ministère.

Je me vois aussi dans son tout petit salon de la rue de Verneuil avec un groupe d'étudiants japonais. Certains avaient été mêlés aux grandes manifestations organisées en 1960 par le Zengakuren contre le traité de sécurité avec les Etats-Unis. Ces jeunes lui demandèrent de patronner les représentations à Paris d'une production originale dont ils étaient les auteurs, *Le Tigre*. Schuman fit confiance et accepta. « Je vous remercie de ce que vous ayez pensé à vos amis français dans votre programme » leur dit-il en prenant congé, ajoutant à mon intention: "Le dynamisme de la jeunesse est beaucoup plus persuasif que celui des anciens".

Parfois, il fallait profiter du week-end à Scy-Chazelles pour le surprendre dans sa retraite lorraine. On ne pouvait l'y atteindre au téléphone qu'en passant par la préfecture de la Moselle. « Pourrais-je parler au Président? », tel était le mot de passe qu'il m'avait donné. On entendait alors la voix au timbre élevé de Schuman répondre: « Qui me demande? » On s'annonçait. « Qu'est-ce qui me vaut le plaisir d'entendre votre voix? - Pourrais-je passer vous voir? - Quand est-ce que vous aimeriez venir? » Comment le jeune homme que j'étais pouvait-il songer à imposer son heure au Garde des Sceaux ou au Président du Parlement européen? Mais à Scy-Chazelles, il n'y avait ni ministre, ni président, il y avait un gentilhomme âgé qui venait lui-même vous ouvrir la porte, vous faisait monter à l'étage, s'intéressait à votre santé, à ce que vous faisiez et auquel on communiquait le

message dont on était le porteur.

J'étais en voyage en Tunisie quand Robert Schuman tint à présider lui-même une manifestation organisée en 1954 à Thionville par une famille lorraine dans le cadre d'une campagne pour promouvoir la réconciliation franco-allemande.<sup>5</sup> Cette manifestation se voulait européenne puisque après avoir mentionné parmi les participants le représentant du Pool Charbon-Acier et les personnalités allemandes, le journal *Le Républicain lorrain* relevait aussi des représentants « de neuf autres pays ».

La militante socialiste française Irène Laure était parmi les orateurs de cette journée. La réconciliation franco-allemande qui leur tenait viscéralement à cœur avait créé entre Schuman et elle des liens solides par dessus les clivages auxquels les traditions politiques françaises nous ont habitué. La Baronne de Watteville, qui avec son mari avait fait de sa charmante maison de Boulogne un des hauts lieux de cette réconciliation, avait réuni Schuman et Irène Laure autour d'un déjeuner. J'avais le privilège d'y avoir été aussi convié. Je vois encore Schuman se faisant surprendre par l'hôtesse en train de retourner discrètement son assiette pour voir la signature du porcelainier. « Excusez moi, Madame, je sais que cela ne se fait pas, mais il y a de jolies choses qu'il faut connaître. » Il savait apprécier.

Irène Laure fut donc aussi naturellement une des ambassadrices de Buchman auprès de Schuman. Elle me demanda une fois mon aide car elle avait besoin de voir M. Schuman, alors à Strasbourg pour une session européenne. Nous sommes donc partis ensemble par le train pour Strasbourg, et nous nous installons à la Maison Rouge, alors hôtel connu. Comment retrouver Robert Schuman à Strasbourg, sans se heurter à tous les barrages des différents secrétariats? Un de mes amis, Mgr Eugène Fischer, étant à l'époque doyen de la cathédrale, je décide de commencer cette journée chargée d'incertitudes en allant assister à la messe de sept heures dans ce cadre grandiose. En y arrivant, j'aperçois le crâne chauve caractéristique du président

---

<sup>5</sup> Voir l'article de première page du *Républicain lorrain* du 11 avril 1954 intitulé: "Hier à Thionville M. R. Schuman a présidé le premier congrès lorrain du Réarmement moral".

Schuman, quelques rangs de chaises devant moi. A la fin de l'office, il s'arrête à ma hauteur pour me dire bonjour et nous sortons ensemble. Quelques minutes plus tard, moi-même étant retourné chercher Mme Laure à notre hôtel, nous nous retrouvons pour le petit déjeuner à l'hôtel de M. Schuman. Mme Laure rentra à Paris par le train de onze heures, ayant accompli son souhait.

Ce sont tous ces contacts que les secrétaires successifs de M. Schuman ignoraient, certains se croyant du reste chargés de les empêcher. Mais la Providence, maligne, trouvait toujours le moyen de le libérer des écrans que l'on voulait multiplier autour de lui. La messe de sept heures à la cathédrale de Strasbourg servit d'autres fois de complice.

Ce qui me frappe en fouillant mes notes personnelles est de voir combien souvent, dans les traces écrites que je gardais de mes réflexions matinales, revient cette phrase : « Prie pour Robert Schuman », alors que j'étais de fait très éloigné de lui. Mais il se dégageait de lui une aura enveloppante, dans laquelle on se sentait inclus et libre de l'y retrouver. Rien ne nous séparait plus alors. Combien étions-nous ainsi ensemble autour de lui, nul ne le saura jamais, Dieu seul le sait. Sa grande force était sans doute cette armée invisible qui l'accompagnait.

« La question qui se pose est de savoir si une communauté mondiale est réalisable et dans quelle mesure », lit-on sous la plume de Schuman dans son dernier ouvrage *Pour l'Europe*. Ce qui m'a toujours frappé dans toutes mes conversations avec lui, fut que cet homme politique, extrêmement réaliste face aux institutions dont il mesurait trop les carences, gardait un optimisme total face aux hommes qu'il rencontrait, parce qu'il savait la potentialité presque illimitée des individus. Il savait profondément que si cette communauté universelle devait naître un jour, elle serait le fruit de l'initiative d'individus engagés.

Le 29 juillet 1961, une manifestation est organisée au cinéma Le Broglie à Strasbourg autour d'une cinquantaine de parlementaires africains. Robert Schuman, alors président d'honneur du Parlement

## EN ACCOMPAGNANT ROBERT SCHUMAN

européen, y participe. Plusieurs personnalités africaines sont venues de Caux pour communiquer à leurs compatriotes leur vision d'une Afrique réconciliée. Malgré sa grande connaissance qui lui permettait de prévoir le long itinéraire qui les séparerait de leur rêve, Robert Schuman, après les avoir remerciés d'être venus à Strasbourg pour cette manifestation, leur dit avec conviction: « Nous allons retourner le monde! », s'incluant avec eux dans cette tâche. On hésite à rapporter cela, parce que l'on sait que certains n'y verront qu'une sorte de « Bravo, bravo continuez! », voire même une naïveté. Seule la flamme qui brûlait en Schuman éclaire une telle phrase.

Toute nouvelle que l'on pouvait lui rapporter d'un homme qui se battait pour rétablir la paix, ou la justice, trouvait en lui une oreille attentive: cet homme engagé pouvait être un docker de Rio de Janeiro, un instituteur d'Afrique du Sud, un étudiant japonais, tous l'intéressaient. Leur combat était le sien. Si j'ai eu le privilège d'approcher cet homme si souvent, c'est parce que je me trouvais être le facteur de service qui apportait de bonnes nouvelles. Celles-ci étaient la nourriture terrestre de son espérance.

Un jour d'été, mon ami Luc de Montmollin et moi nous rendîmes à Zermatt où Robert Schuman se reposait. J'avais téléphoné pour nous annoncer. Je laisse Luc raconter:

« Nous devons nous rencontrer à son hôtel. Pile à l'heure dite, je reconnus le grand vieillard, très droit, qui descendait le grand escalier menant au hall d'entrée. Il nous invita à prendre le thé. Avec méthode et précision, il s'enquit des dernières nouvelles des rencontres de Caux que nous apportions. A la fin du temps imparti, il prit congé et remonta le grand escalier pour retrouver ses occupations interrompues par nous. Ce jour-là, un épais brouillard masquait le Cervin, mais j'avais vu une sommité. »

Schuman était alors déjà âgé et gravissait le long calvaire de ses dernières années où il sentait que, derrière la déférence officielle, on le laissait de côté. Il lui fallait accepter de n'être plus rien. Je me souviens de cette conversation avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre du Palais

Brogie à Strasbourg au début des années 60, lors d'une réception officielle à laquelle on n'avait pas pu faire autrement que de l'inviter. Tout le monde s'empressait autour des étoiles montantes de la politique. Personne ne s'intéressait plus à lui. Nous restâmes quelques amis et moi à lui tenir compagnie. En homme pratique, ce qui le passionnait, c'était les nouvelles de gens simples qui se battaient.

Le plus dur pour lui fut sans doute de sentir sa propre tête l'abandonner les derniers temps de sa vie. Il planait autour de lui le silence d'une grande solitude.

Robert Schuman meurt comme un humble, oublié, sans famille.

A ses funérailles en septembre 1963, la cathédrale de Metz était pleine. Tous ses vrais amis y étaient. On cherchait dans l'auditoire où était la représentation officielle. Elle était faite essentiellement de personnalités étrangères qu'accueillait le préfet de service. Le défunt n'appartenait pas au parti alors au pouvoir, il fallait donc se montrer discret. Mais la foule lorraine était l'hommage de la nation, impressionnante dans cette église dépourvue de toute fleur, selon la volonté de Schuman.

Soudain, comme un rayon de lumière, entra une gerbe immense qui remonta la longue allée centrale. Elle était envoyée par le roi du Maroc, étonnant témoignage de reconnaissance venant du Commandeur des croyants envers un homme qui n'avait été, avant tout, qu'un chrétien.

Mon camarade Michel Koechlin et moi repassâmes à Scy-Chazelle après la cérémonie. Son secrétaire veillait sur la maison mortuaire déserte. On ouvrit la porte de sa chambre au rez-de-chaussée. Ses lunettes et sa montre étaient encore sur la table de nuit. Sa chambre était l'image de son dépouillement.

Michel J. Sentis,  
de l'Association pour le Réarmement moral (France)

EN ACCOMPAGNANT ROBERT SCHUMAN

Deuxième édition revue  
terminée  
le 17 mars 2006

Chez l'auteur : Le Tinaillé des Chanuettes, F 71960 Prissé